

Candice Zaccagnino & Olivier Aknin présentent

JÉRÉMIE RENIER

MARTHE KELLER ZITA HANROT



Festival de Locarno
Piazza Grande

L'Ordre des Médecins

UN FILM DE
DAVID ROUX



Candice Zaccagnino & Olivier Aknin présentent

JÉRÉMIE RENIER

MARTHE KELLER ZITA HANROT



Festival de Locarno
Piazza Grande

L'Ordre des Médecins

UN FILM DE
DAVID ROUX

Durée du film : 1h33

AU CINÉMA LE 23 JANVIER 2019

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

RELATIONS PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI et TONY ARNOUX

assistés de Gustave Shaïmi et Pablo Garcia-Fons

6 place de la Madeleine, 75008 Paris

01 49 53 04 20

apricci@wanadoo.fr // tonyarnoux@orange.fr

DISTRIBUTION

PYRAMIDE

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris

01 42 96 01 01

Synopsis

Simon, 37 ans, est un médecin aguerri. L'hôpital, c'est sa vie. Il côtoie la maladie et la mort tous les jours dans son service de pneumologie et a appris à s'en protéger. Mais quand sa mère est hospitalisée dans une unité voisine, la frontière entre l'intime et le professionnel se brouille. L'univers de Simon, ses certitudes et ses convictions vacillent...



Entretien avec DAVID ROUX

***L'Ordre des médecins* s'ouvre sur une scène qui nous plonge d'emblée dans la réalité du quotidien de l'hôpital...**

Ce premier plan fixe, je l'ai pensé comme une sorte de prologue thématique où la réalité de ce monde s'impose de façon très directe et très prosaïque : l'hôpital est un univers où la mort est une question quotidienne.

Je viens d'une famille de médecins, mes deux parents étaient chefs de service et quand j'allais à l'hôpital enfant, contrairement à la plupart des gens, c'était pour moi un endroit familier très chaleureux. Ce sentiment est à l'origine de ce film : le milieu hospitalier a beaucoup été montré dans les films et les séries, mais je n'y ai jamais retrouvé la vision que j'ai expérimentée enfant.

Comment avez-vous abordé l'écriture de cette réalité?

Mon frère aîné est médecin pneumologue en soins intensifs. Je l'ai suivi dans son travail, quelques jours : je mettais une blouse blanche qui me permettait de me fondre dans le décor, et je l'accompagnais partout. C'est fou, une journée dans un hôpital. Les médecins, tout comme les autres soignants, sont en permanence confrontés à des situations que nous jugerions aiguës, graves et insolubles. Mais eux, c'est leur quotidien. On comprend très vite pourquoi leur métier nécessite une certaine distance : elle est

nécessaire pour rester lucide, pour prendre les bonnes décisions, pour exercer ce métier correctement.

Mais je ne voulais pas faire un film réaliste pour autant : la justesse de la reconstitution était un impératif pour que, sur ce socle, une fiction plus intime puisse se déployer.

Justement, très vite, l'intime s'invite dans ce réel hospitalier et vient briser cette distance et bousculer le professionnalisme de Simon...

Le film est directement inspiré de la période où ma mère était malade. Certains moments très précis ont été décisifs dans la genèse du projet. Celui par exemple où, alors que notre propre mère était hospitalisée dans un état critique, mon frère avait dû annoncer un cancer à une patiente à peu près du même âge. Alors qu'il faisait ça tous les jours, tout d'un coup, dans cette situation, avec notre mère si mal en point, ce n'était plus pareil. Il y avait là, dans ce choc entre le professionnel et l'intime, quelque chose d'abyssal.

Je me suis dit que c'était peut-être la matière pour un film. Mais je n'ai commencé à écrire à proprement parler que deux ans plus tard. Et j'ai alors beaucoup louvoyé. Les thématiques étaient déjà là mais les personnages de Simon et de sa mère étaient très secondaires. C'était Agathe, la jeune interne qui était le personnage principal et c'est à travers son regard que l'on suivait de loin les affres de Simon avec sa mère.

Qu'est-ce qui vous a décidé à être plus frontal ?

J'ai écrit ce film dans le cadre de l'Atelier Scénario de La fémis. Ce sont Nadine Lamari, mon encadrante, et mes camarades là-bas qui m'ont poussé à admettre quel était vraiment le sujet du film.

Dès lors qu'il était clair que je devais écrire sur la mort de ma mère, j'ai pu enfin accueillir toute cette matière très personnelle dans le film. Et cela a été libérateur. Tenir à distance l'histoire intime me demandait beaucoup plus d'effort que de m'y plonger. Finalement, ma mère, mon frère et énormément de détails de ma famille et de mon entourage se sont progressivement invités dans le film. Mais d'une façon très naturelle, et presque assez joyeuse. Et évidemment, en termes dramaturgiques, tout l'aspect plus quotidien, plus chronique du projet a enfin été mis sous

tension. J'ai l'impression aujourd'hui que plus qu'un film sur l'hôpital, *L'Ordre des médecins* est devenu un film sur la famille.

Comment avez-vous appréhendé la mise en fiction de cette matière autobiographique ?

L'Ordre des médecins est donc directement inspiré de mon frère. D'ailleurs, s'il n'avait pas validé le scénario, j'aurais abandonné le projet. Mais il y a bien sûr plein de choses qu'il n'a pas vécues de la même façon que Simon. J'ai évidemment beaucoup projeté sur ce personnage mes propres sentiments, ma propre impuissance face à la maladie de ma mère.

Les histoires vécues ne font pas forcément des films. Il ne suffit pas d'injecter des anecdotes très fidèles à la réalité, il faut ensuite que le récit impose sa loi. La fiction a



rapidement repris le dessus : le personnage du père par exemple, qui est un peu perdu, un peu hagard, est très éloigné de la réalité. Mon père, qui est médecin lui aussi, savait tout, comprenait tout. Ça ne devait d'ailleurs pas être moins terrifiant...

Le film est très émouvant mais on ne se sent pas pris en otage par une urgence autobiographique...

A l'écriture puis ensuite au tournage et au montage, je me suis beaucoup posé la question de la distance et de la pudeur. Cette histoire a beau puiser dans une expérience très personnelle, elle soulève des interrogations auxquelles on est tous confrontés un jour ou l'autre et je voulais que le spectateur puisse investir le film comme il le veut, sans lui imposer un sentiment ou des jugements. Je voulais que le film accompagne le parcours de Simon, qu'il y ait presque une dimension métaphysique dans ce qu'il traverse, pour ça il fallait laisser des choses ouvertes, ne pas chercher à savoir ou à imposer des choses que lui-même ne savait pas.

Et je voulais aussi essayer de savoir ce qu'il se passait dans « les temps faibles » : contrairement à ce que montrent beaucoup le cinéma et les séries, la vie à l'hôpital, c'est énormément d'attente et peu d'actions héroïques. Tu fais de la paperasse, tu traverses de longs couloirs, tu marches beaucoup. C'est laborieux et terre-à-terre, le rapport à la mort est partout et tout le temps, jusque dans ces interstices. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On raconte des blagues bien grasses, on fait le point sur ce qu'il est possible de faire ou pas, on s'occupe comme on peut... Mais c'est aussi dans ces moments que les sentiments infusent et se déploient. Cette matière-là me passionne.

Hormis quelques séquences chez Simon et chez ses parents, le film se déroule essentiellement à l'hôpital.

J'avais d'emblée l'idée d'un huis clos dans cet univers gigantesque, complexe et vorace. Simon y passe un temps monstrueux, qui laisse peu d'espace à sa vie privée. Alors au moment où sa mère tombe malade, il voudrait que tout ce à quoi il a dédié sa vie depuis vingt ans puisse avoir un sens. Faire l'expérience de son impuissance à cet endroit précis où il a tout investi et trouvé sa place est très douloureux pour lui. Il est totalement perdu...

Il se met d'ailleurs en vacances...

Oui, la question qui se pose pour lui est d'ordre presque philosophique : qui est-il s'il ne peut plus être médecin ? Pour moi, au cinéma, de telles questions ne peuvent s'incarner que dans des actions très simples et très concrètes comme de continuer à le faire déambuler dans cet hôpital mais sans cette blouse blanche qui le définissait. Maintenant qu'il ne la porte plus, qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce que ça change, qui est-il ? C'est un peu à cela que fait écho le titre « L'Ordre des médecins » : une dimension religieuse de la vocation. Ce à quoi est confronté Simon dans le film est une crise de foi. Il a consacré sa vie à la médecine et se rend compte soudain qu'elle ne peut pas tout.

Cette impuissance ne se pose pas dans les mêmes termes pour sa sœur. Elle sait qu'elle ne peut rien faire médicalement, donc elle fait ce que nous faisons tous dans ces cas là : elle prend des décisions pour sa vie à elle, être présente pour sa mère et se réjouir de la voir chanter une dernière fois dans sa

chambre avec sa chorale yiddish. Sa place est là, assez simple. Elle est du côté de l'existence, Simon, lui, n'y est pas encore. Il faudra d'abord qu'il admette son impuissance et qu'il accompagne sa mère jusqu'au bout.

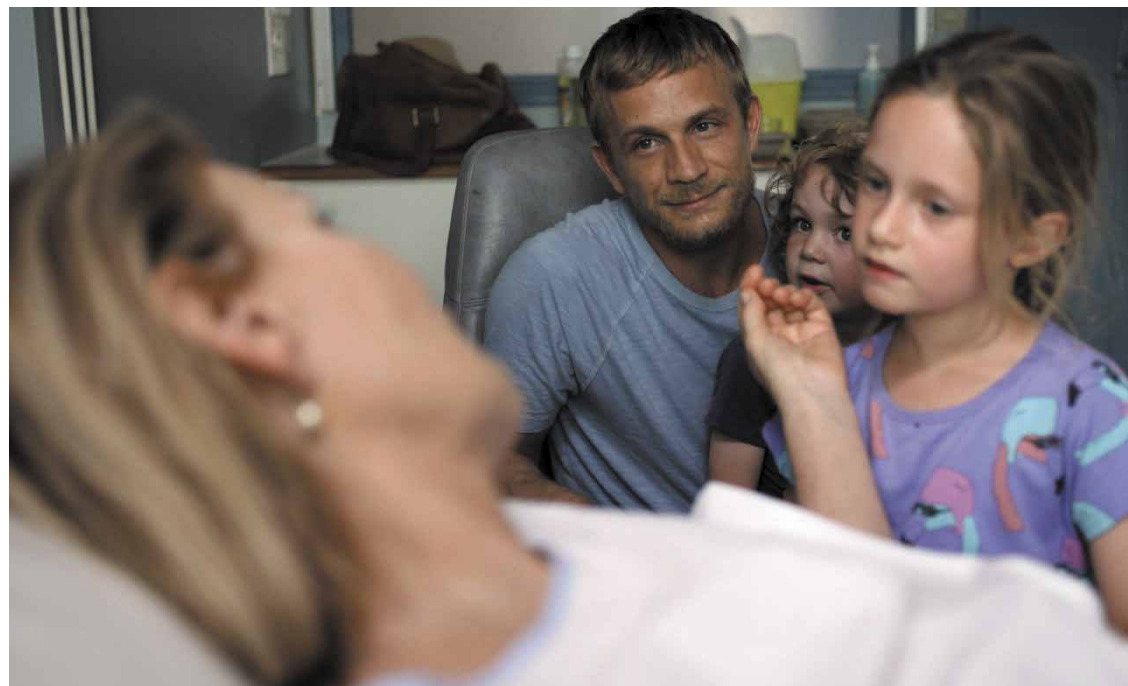
Dès le début, pourtant assez réaliste du film, il y a ce plan mystérieux sur les néons de ce que l'on comprendra être ceux du sous-sol de l'hôpital, très présent dans le film...

Là encore, ce sont des choses observées au quotidien dans les hôpitaux : les brancardiers qui fument des joints dans les sous-sols, le côté un peu interlope de ces

souterrains... Mais au-delà du réalisme, ces souterrains techniques me semblaient aussi une matière symboliquement formidable : il y a dans ce dédale et toute cette tuyauterie quelque chose de très organique, comme si on plongeait au cœur d'une matière très charnelle. Ils sont vite devenus un motif récurrent du film, un peu comme s'ils étaient l'espace mental de Simon.

La musique renforce cette dimension un peu fantastique...

Elle a été composée par Jonathan Fitoussi, dont l'univers sonore me semblait idéal pour exprimer cet espace mental, ces questionnements intérieurs. Il travaille sur



la profondeur des sons, sur la texture et la matière sonore plus que sur l'aspect mélodique. On a pu explorer cet espace musical d'autant plus librement que le film propose, ailleurs, beaucoup de musiques plus mélodiques : de Joe Dassin à Colette Magny en passant par la musique traditionnelle yiddish...

Cette chorale yiddish est particulièrement émouvante...

C'est encore mon histoire qui s'invite dans le film : ma mère a vraiment réussi, alors qu'elle était en réanimation, à faire venir sa chorale dans sa chambre. Je trouvais ça formidable, très émouvant mais quand mon frère est arrivé, il a râlé comme Simon dans le film : « Qu'est-ce qu'ils fichent là, ce n'est pas une veillée funèbre ! ».

Pour cette scène, j'ai fait appel à trois femmes qui étaient justement venues chanter avec ma mère. Le passé, le présent, la vie, la mort, tout est toujours très mêlé dans ces chants. Ma mère revenait toujours de sa chorale galvanisée et heureuse : « On a pleuré, c'était formidable ! ». J'y suis allé parfois et c'est vrai, en quelques minutes, tout le monde est en larmes. Et pourtant c'est aussi très joyeux. Comme une célébration de la vie, dont on sait très bien qu'elle n'est pas dissociable de la mort.

Ça c'était vraiment le truc de ma mère : le flux entre la vie et la mort. Pas seulement entretenir la mémoire de ses morts, mais faire quelque chose de leur mort. Son frère par exemple est mort très jeune du Sida dans les années 80 et du coup, en tant que médecin et en tant que citoyenne, elle s'est énormément impliquée dans la recherche et dans la prévention contre le Sida. Une partie de sa famille est morte déportée et bien sûr ça a aussi été décisif pour elle : je crois profondément qu'elle avait fait le choix d'être heureuse, de profiter de la vie pour tous ceux de sa famille qui n'avaient pas eu cette chance...

C'est aussi le cas de la mère de Simon...

Oui. Mais si la « Grande Histoire » surgit dans le film, c'est très simplement, sans en faire grand cas. C'est juste que ça fait partie intégrante de la logique du personnage. Je pense d'ailleurs que c'est probablement la première fois que Simon et son père ont cette conversation. Jusque-là, peut-être n'était-ce pas nécessaire pour eux d'en parler.

Malgré la décision d'arrêter de se battre contre la maladie, la mère de Simon reste joyeuse et vivante.

Elle a cette force de caractère incroyable qui lui permet d'admettre que la mort fait totalement partie de l'existence. Et cela sans aucune dimension religieuse. J'aime l'idée que pour prendre cette décision de ne plus se battre contre la maladie avec cette paix qui est la sienne, il faut avoir vécu. Ça ne veut pas dire avoir fait douze fois le tour du monde mais avoir investi les bonnes choses. Cette femme a eu une vie certainement modeste, elle s'est occupée de ses enfants, et de leur petite boutique avec son mari, mais il n'empêche, elle a fait ce qu'elle voulait. Marthe Keller a su magnifiquement incarner cet aplomb, cette force intérieure alors que son personnage est très affaibli. Avec une grande simplicité, une grande humilité.

Marthe est une femme délicieuse, extrêmement drôle et pétillante. C'est exactement comme ça que je voyais le personnage : tant qu'il y a de la vie, elle est là. Sans apitoiements, et sans en faire trop non plus.

Grâce à elle et grâce à Jérémie Renier, le tournage a été un moment extrêmement joyeux et harmonieux. On a énormément ri sur le plateau.

Pourquoi avez-vous choisi Jérémie Renier pour interpréter Simon ?

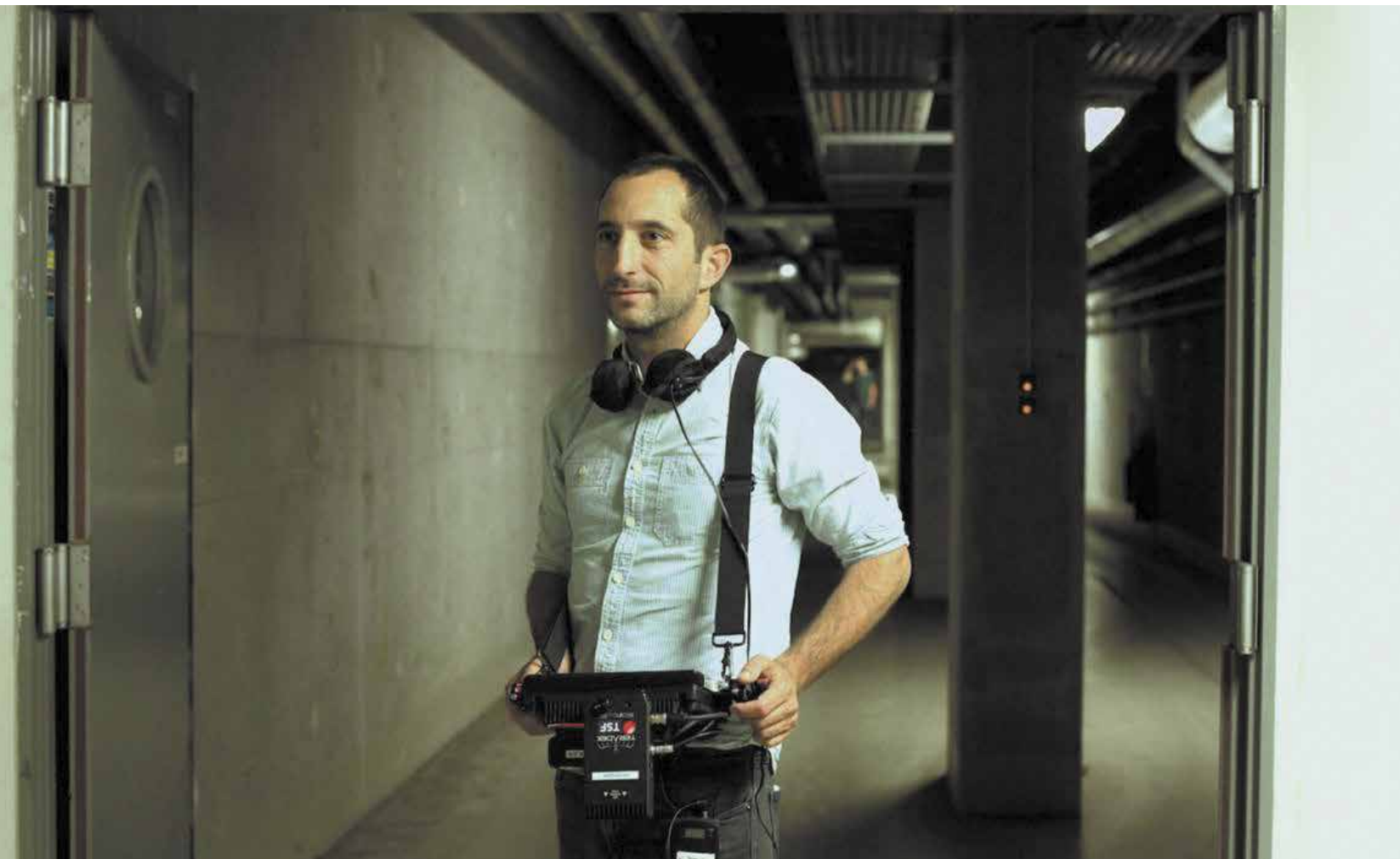
Jérémie est un acteur incroyable. Je l'ai admiré chez les Dardenne ou plus récemment dans *Ni le Ciel, ni la terre*. Ils ne sont pas si nombreux à pouvoir concilier comme lui l'exigence du cinéma d'auteur et des rôles plus grand public. Il a lu très vite le scénario et on s'est rencontrés très tôt.

Et le choix de Zita Hanrot pour jouer Agathe ?

À l'écriture, je savais que le risque de ce personnage c'était d'être un peu larmoyant, en retrait. Je me méfiais énormément du côté première de la classe amoureuse de son prof, je voulais au contraire une fille qui ait du tempérament, qui dit les choses frontalement, quand il le faut. Je savais que Zita aurait cette présence très franche, ce côté très vivant et très impératif que je recherchais.

Propos recueillis par Claire Vassé





DAVID ROUX Biographie

*David Roux est né en 1977 à Paris. Journaliste de théâtre pendant quinze ans, il a également été assistant réalisateur et responsable littéraire dans une société de développement cinématographique (Initiative Film), avant d'aborder l'écriture et la réalisation de courts-métrages (*Leur jeunesse* en 2012, *Répétitions* en 2014). *L'Ordre des médecins* est son premier long-métrage.*

Liste artistique

Simon	Jérémie Renier
Mathilde, la mère	Marthe Keller
Agathe	Zita Hanrot
Sylvain, le père	Alain Libolt
Julia, la sœur	Maud Wyler
Fred	Frédéric Epaud

Liste technique

Réalisation	David Roux
Scénario	David Roux
Production	Candice Zaccagnino (ElianeAntoinette) Olivier Aknin (Reboot Films)
Image	Augustin Barbaroux
Montage	Benjamin Favreul
Musique	Jonathan Fitoussi
Décors	Chloé Cambournac (ADC)
Son	Matthieu Tartamella, Caroline Reynaud, Matthieu Langlet
Costumes	Sophie Begon
Casting	Sophie Lainé Diodovic (ARDA)

Production

ElianeAntoinette et Reboot Films

Avec la participation de

Canal + , OCS et le Centre National du Cinéma et de l'Image Animée

En association avec

Pyramide et Cineventure 3

Avec le soutien de

CICLIC - Région Centre Val de Loire en partenariat avec le CNC
Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique et Movie Tax Invest

En coproduction avec

Panache Production et La Compagnie Cinématographique
VOO et Be TV

Projet développé dans le cadre de l'atelier scénario de La fémis
et du programme Emergence

Distribution France Pyramide
Ventes Internationales Pyramide International



Eliane Antoinette **REBOOT** **CANAL+** **OCS** **CNC** **CINEVENTURE** **ciclic** **VOO** **Be TV** **MOVIE TAX INVEST** **emergence** **FRANDE** **FRANDE**

PYRAMIDE
DISTRIBUTION